

Jean-Pierre Bianchi

**Léa  
de  
Bellecombe**



*Éditions Pierre d'écriture*

Quand ceux de la télé sont venus et qu'ils m'ont posé mille et mille questions, si c'était pas trop dur de vivre tout seul, ainsi retiré du monde, dans un mas aussi isolé en pleine montagne, si c'était encore vraiment possible de vivre comme cela dans la première décennie du vingtième et unième siècle, toutes les fadaises habituelles, quoi, je ne leur ai pas raconté l'histoire de Léa... Non, ça, j'allais pas le raconter à la télé. Je m'en suis tenu aux généralités, je leur ai montré mes dessins qui sont paraît-il connus aujourd'hui dans le monde entier, de l'expo à Paris, de celle de New York, le mois prochain, et j'en ai un peu rajouté sur le côté vieil ermite couleur locale. Et pourtant...

\*\*\*

J'avais quatorze ans quand j'ai vu Léa pour la première fois. Et je m'en souviendrai toujours comme si c'était hier... Elle était arrivée à Bellecombe un beau jour de juin du début des années cinquante avec, pour tout bagage, une petite besace de cuir sur le dos. Personne ne sut jamais d'où elle venait, ni où elle allait. Pourquoi décida-t-elle de s'arrêter là ? ça non plus, personne ne le sut jamais. Le soir même à Bellecombe, tout était sens dessus dessous ; un foutu bordel, oh, pour ça, oui ! Faut dire qu'on n'avait jamais vu ça, dans ce petit hameau à flanc de montagne où il ne passait jamais personne. Et pour cause ! Un vrai soleil ! Et tellement légèrement vêtue : longues jambes dorées, pieds nus, un chemisier fin, si fin, une jupe si courte que les vieux, ils en avaient eu les yeux comme des soucoupes ! Aucun mâle de Bellecombe n'avait perdu une miette du spectacle. Quel spectacle, il faut dire ! Ah, ça, par contre, les femmes, si elles avaient pu la fusiller sur place !

Elle avait musardé un peu, l'air de rien, et puis elle avait traversé le torrent, en relevant encore un peu plus haut sa jupe. Elle avait pris le petit sentier de chèvre de l'autre côté, un méchant raidillon qui part dans la

montagne, tout ça le plus naturellement du monde, comme si elle était chez elle, comme si elle avait toujours connu le pays. Et elle avait élu domicile dans un pauvre petit mas perdu, enfoui dans les genêts et les mélèzes, presque au sommet de la montagne.

\*

Quelques jours plus tard, tout le monde avait compris qu'elle comptait bien y rester. Personne ne pouvait y trouver à redire vu que ce tas de pierres dont pas un ne voulait, on n'avait jamais trop bien su à qui il appartenait... Très vite, à Bellecombe, on ne parla plus que d'elle. Chez les Blache :

— T'es encore allé rôder du côté de la putain ! Et dis pas non ! Chaque fois qu'elle passe dans le village, tu serais bien capable de te démonter le cou, espèce de couillon, pour mieux la reluquer !

— Mais, je te jure que non, qu'est ce que tu vas encore t'imaginer ?

— Allez, pas de salades, va ! Avec moi, ça marchera

pas... T'avise pas d'aller lui faire encore de l'œil, à cette chienne, ou alors c'est que tu auras affaire à moi ! Tu peux y compter, va !

Chez les Castagnet :

— C'est une sorte de sorcière, cette fille-là... Elle passe son temps à cueillir des herbes dans la montagne... Qui sait ce qu'elle peut bien trafiquer ? En tous les cas, ça a pas l'air bien catholique !

— Tu crois pas que t'exagères un peu, tout de même ?

— Ah bien sûr, faut pas y toucher, à la sainte nitouche ! T'as envie de la protéger, hein ? Tu la prendrais bien sous ton aile, mon salopard ? Ose me dire que je me trompe !

Bref, à Bellecombe, couvait un feu d'enfer et les langues pour l'attiser ne manquaient pas. C'était comme le mistral sur un feu de forêt au mois d'août quand tout est sec comme de l'amadou.

\*

Un soir, (je n'y étais pas, vu mon âge, mais on me l'a raconté) l'Eugène Rignac, complètement surexcité, a fait irruption dans le bistrot de la place, en vociférant :

— Eh, vous savez pas la dernière ? La fille, elle est venue chez moi ! Et avec l'idée d'acheter des chèvres et un bouc, s'il vous plaît, parce que la petite demoiselle, elle compte se lancer dans l'élevage, à ce qu'il paraît !

— T'as dû en faire une tête...

— Tu parles... A tel point qu'elle m'a sorti un paquet de billets, putain ! En me disant : « *j'ai de quoi payer, vous savez* », avec son drôle de petit accent pointu, et qu'elle me les a brandis sous le nez, les biftons ! Juré, y'avait au moins cent mille francs, si c'est pas plus !

Sifflements médusés de l'assistance en haleine.

— Et alors ? Tu lui en as vendus, du coup ?

— T'es pas fou ? J'ai juste de quoi, moi, et puis...

— Et puis quoi ?

— Hé bé, si je lui avais vendu des biques, il aurait bien fallu que j'en rende compte à Marcelle ! Heureusement-d'ailleurs que la bergère était pas là quand l'autre

donzelle s'est pointé ! J'imagine même pas ce que ça aurait pu donner !

Hochements de tête compatissants de l'assistance toujours en haleine...

— J'lui ai dit, reprit l'Eugène, qu'il fallait qu'elle aille à la foire du Pont de Montvert, dans une quinzaine. En redescendant de l'autre côté de la montagne, elle pourrait y être en deux ou trois heures, en marchant bien...

— Elle va y aller à pied, comme ça ?

— Et qu'est-ce que tu crois ? Tu l'as déjà vue descendre faire ses courses ici, toi ?

— Ben non, tiens, c'est vrai...

—Et pourtant, faut bien qu'elle mange, elle aussi, même, putain, si on a l'impression qu'elle est au dessus de ça ! Mais, qu'elle m'a dit, c'est que j'y suis allée déjà plusieurs fois au Pont de Montvert pour y acheter des provisions, des semences, des outils, et tout ce qu'y faut là-haut, quoi...

— Tu crois qu'elle s'y connaît en élevage ? demanda le Castagnet.

— ça, je pourrais pas le dire... J'en ai pas l'impression, m'enfin...

— A mon avis, c'est pas là qu'elle est le plus douée !  
intervint Jacques Douffigues.

Gros rires dans l'assistance aux yeux allumés...

— Ben tiens, tu devrais aller lui montrer comment on s'y prend ! Surtout pour la saillie ! Dit Blache, avec l'un de ces clins d'œil dont il avait la spécialité.

— Et comment qu'elle était demanda le Douffigues, quand elle est venue te voir ?

— Ah, ça, répondit l'Eugène, et il laissa passer un moment en hochant la tête, ça dépassait tout...

Les yeux des hommes s'allumèrent de braises.

— Le tissu qu'elle avait sur elle, reprit-il, il avait pas dû lui coûter bien cher. Une robe qui lui arrivait là, et il joignit le geste à la parole, ouverte jusque là, transparente, et rien dessous, ça c'est sûr ! Des nichons, putain ! Je crois pas en avoir jamais vu d'aussi beaux...

Un silence religieux s'était fait et l'assistance sous le charme buvait les paroles d'Eugène.

Quelques temps plus tard, l'Antoine, le Michou et le Jacques Douffigues, disons les plus hardis ou les plus libres, allèrent, chacun de leur côté bien sûr, tenter leur chance et proposer leurs services pour ramener le troupeau. Mais ils revinrent tous la queue basse : elle n'avait besoin de personne, la bougresse, et ils en furent pour leurs frais. Oh, bien entendu, ils ne s'en étaient pas vantés... Mais tout finit par se savoir, ici... Et le fait est qu'elle l'avait ramené son troupeau, toute seule... Difficile de dire comment elle s'y était prise, mais on l'avait revue avec ses chèvres en dessous du vieux mas, quelques jours après la foire.

\*

Vous pensez bien qu'à mon âge, ça faisait déjà plus d'un an que ça me travaillait et que je me frottai plus souvent qu'à mon tour sur les draps avant de m'endormir. Tout ce qui se colportait sur elle enflammait mon imagination, au delà de tout ce que vous pouvez concevoir... Cet été-là, avec Pierre Rignac, le fils de

l'Eugène, et l'André Castang, qu'étaient tous les deux légèrement plus jeunes que moi, on délaissa un peu la pêche à la main dans le torrent pour aller rôdailler par là-haut. Mais j'aime autant vous dire qu'on n'avait pas intérêt à se faire pincer par nos vieux, parce qu'au fil des jours, elle était devenue dans tout Bellecombe le diable en personne : s'y intéresser confinait au commerce satanique. En guise d'exorcisme, sûr et certain qu'on aurait eu droit à une sacrée tournée de taloches !

\*

Au début, par manque de hardiesse sans doute, et probablement à cause d'une faiblesse de stratégie, on ne trouva pas grand chose à se mettre sous la dent. Les trois quarts du temps, on ne la voyait même pas et les rares fois où l'on parvenait à l'apercevoir, c'était de trop loin et c'était plutôt décevant. Mais, s'il existait un domaine où je pouvais faire montre de quelque persévérance, c'était bien celui-là. Un matin de fin juillet, vers onze heures, j'y étais monté tout seul. Les autres, on leur avait

trouvé de l'ouvrage. Mes vieux ne s'occupaient pas beaucoup de moi, c'est vrai, mais l'avantage, c'était qu'ils ne me demandaient pas grand chose non plus et, qu'au bout du compte, ils me fichaient une paix royale. Le soleil donnait déjà à plein et les sauterelles fusaient à chaque pas. La chaleur se resserrait, accablante. Autour du mas, personne. Avec des ruses de sioux, je contournai la bâtisse et montai un peu plus haut, guidé par je ne sais quel instinct. A une cinquantaine de pas, je l'entendis. Un air léger qui se mêlait au murmure de l'eau. Il y avait à cet endroit-là comme une déchirure de la montagne, un pan de schiste nu et luisant, dans un renforcement, une encoignure, toujours dégoulinant, tout entouré de genêts et de fougères, avec une cascabelle au dessus, qui coulait sans interruption au plus fort des chaleurs. Je parvins à m'approcher, masqué par un gros buisson d'églantier. Je ne pense pas en avoir jamais espéré autant...

\*

Elle était complètement nue, sous le filet d'eau

limpide qui ruisselait sur ses épaules. Dieu qu'elle était belle ! Les gouttes d'eau rebondissant sur sa peau dorée s'irisaient en arc en ciel dans les rayons du soleil qui filtraient à travers les fougères. Je pris le risque insensé d'approcher encore un peu plus, et j'étais maintenant à moins de quinze pas, le cœur battant. Elle avait récolté un énorme bouquet de ces fleurs à savon, blanches et mauves, qui poussent le long des rivières. Elle en prit une pleine poignée ; les fleurs en s'écrasant sur sa peau produisaient une belle mousse blanche. Dire que c'était la première fois que j'avais devant moi une femme entièrement nue, et une vraie, en chair et en os, et belle comme un soleil, pas une de ces minables photos en noir et blanc... Un corps éclatant de lumière, brillant et doré comme du miel... Sans que ce fût réellement conscient, ma main se mit à appuyer sur la bosse douloureuse qui tendait le tissu de mon short. Je dus me redresser un peu malgré moi, froisser une crosse de fougère ou faire rouler une pierre sous mes pieds... Je ne sais plus... Toujours est-il qu'elle regarda dans ma direction, et m'aperçut. Oh, guère plus qu'une ombre, sans doute, mais cela suffit. Elle s'immobilisa, se raidit, et un long moment

après :

— Faut pas vous gêner ! Allez ! Montrez-vous maintenant ! dit-elle en faisant un pas en avant tout en se drapant dans une grande serviette blanche, éblouissante dans le rai de lumière. Mon sang venait de se glacer dans mes veines. La tête brûlante, je me relevai piteusement ; je n'ai jamais eu aussi honte de ma vie.

Lorsqu'elle me vit, bien misérable à vrai dire, elle eut d'abord l'air très surprise puis elle éclata de rire.

— T'es pas bien vieux, dis-moi ! Allez, approche, va, je te mangerai pas !

Je me mis à danser d'un pied sur l'autre et je serai un bien fieffé menteur si je vous disais que je n'avais eu aucunement l'envie de prendre mes jambes à mon cou en cet instant précis... Et pourtant, je ne le fis pas et j'obéis, avançant vers elle, tout penaud, comme un benêt. Elle eut l'air attendri.

— T'en as déjà vu beaucoup, alors, maintenant, je ne vais pas me gêner avec toi, pas vrai ?

Et, joignant le geste à la parole, elle accrocha la serviette à une branche, s'avança un peu plus et cueillit ses

vêtements sur un petit châtaignier et enfila sa chemise et sa jupe, tout aussi à l'aise que lorsqu'elle se croyait seule.

— Tu veux voir où j'habite, hein ? T'es un petit curieux, toi, ça se sent ! Allez, viens, suis-moi, je vais te montrer comment je me suis installé. Tu seras le premier à pénétrer chez moi.

Je la suivis sans dire un mot. Aussi incroyable que ça puisse paraître, pieds nus, elle allait plus vite que moi, et Dieu sait que par terre, c'était pas de la moquette : c'était pourri de bogues de châtaignes toutes roussies, de cailloux et d'épines. J'avais l'impression qu'elle flottait au dessus du sol.

\*

En pénétrant dans le mas, je fus réellement sidéré par les transformations qu'elle avait opérées dans cette ruine, et du coup, j'en oubliai un peu la sarabande qui me trottait dans la tête. C'était beau, oui, beau et accueillant. Elle avait caché la terre battue avec des nattes qu'elle

avait dû tresser elle-même, mais ne me demandez pas avec quoi, je serais bien incapable de vous le dire. Une vraie profusion de tissus, de tentures, et, surtout, des dessins accrochés dans tous les coins, des dessins très coloriés, où je reconnaissais Bellecombe, le torrent, les schistes dorés, les belles farios aux flancs piquetés de rouge, son mas avec son gros châtaignier devant la porte.

— C'est... C'est vous qui avez dessiné tout ça ? J'en avais même retrouvé l'usage de la parole.

— ça te plaît ?

— Oh, oui, alors... Si ça me plaît !

Ma figure devait s'être illuminée de toute mon admiration. Et sûr qu'elle en fut très touchée. Elle me regarda à ce moment-là avec des yeux d'une douceur, mais d'une telle douceur, d'une si infinie douceur, que j'en fus tout remué.

Un long silence entre nous, avec, dans le lointain, plus haut sur la lande, les bêlements de ses chèvres.

— Tu as faim peut-être ? ou soif ? Qu'est-ce que tu dirais d'une tartine de pain avec du miel ? Le pain et le miel, c'est moi qui les fais... Enfin, le miel, c'est surtout les

abeilles ; mais je m'occupe des ruches, tu sais... C'est du travail tout de même...

— Je veux bien, oui...

— Tant mieux... Tu vas voir, tu vas te régaler !

Elle sortit de la pièce et revint un petit moment après avec une belle miche de pain et un petit pot ambré qu'elle posa sur la table de châtaignier. Elle retourna dans ce qui lui tenait lieu de cuisine sans doute pour revenir avec une bouteille qui contenait un liquide épais rouge grenat.

— Tu boiras un verre de ça : je suis sûr que tu vas aimer... c'est du sirop que je fabrique avec les gratte-culs, tu sais, les baies d'églantier. Les savants, ils appellent ça le cynorhodon...

—Merci... euh, merci madame...

— Oh ! Laisse tomber le « *madame* »... Je m'appelle Léa... Et toi ?

— Jean... Jean Méjean...

— Tiens ! C'est marrant, ça... Méjean, comme le Causse Méjean ?

— Ben... J'sais pas bien, peut-être oui, je crois....

— C'est un joli nom, Jean Méjean... ça me fait un peu penser à Jean Valjean... Tu connais, Jean Valjean ?

— Non, c'est qui ?

— C'est un personnage de roman ; un très, très beau roman, un roman de Victor Hugo qui s'appelle « *Les misérables* ». On ne t'en as jamais parlé à l'école ?

— Non, ou alors, c'est que je me souviens pas bien... Quand même, ça me dit quelque chose...

— Je vais te le prêter... Comme ça, tu pourras le lire et quand tu reviendras, la prochaine fois, nous en parlerons...

— J'aurai le droit de revenir ?

— Mais, bien sûr, quand tu voudras ! Et même avant d'avoir fini le livre si tu veux !

— J'aime vraiment bien, chez vous... C'est joli...

Et je me remis à regarder autour de moi. Sur un mur, il y avait plein d'étagères en planches de châtaignier mal dégrossi et une incroyable quantités de bocaux remplis d'onguents de toutes les couleurs, et puis des paniers

plein d'herbes de toute sorte, des brassées de plantes et de fleurs séchées, suspendues aux poutres, au manteau de la cheminée... Considérant mon air interrogatif, elle dit :

— Je marche beaucoup dans la montagne et je connais bien les plantes, les fleurs, les arbres... Je sais faire beaucoup de choses avec, des remèdes, mais aussi des crèmes de beauté, des produits pour entretenir la maison... Je n'achète quasiment jamais rien, moi. Pratiquement tout ce dont je peux avoir besoin, la nature me le fournit. Si tu veux, je pourrais te donner une crème pour le visage que tu pourras offrir à ta maman...

— Elle en met jamais, ma mère, des crèmes... Elle dit que c'est pour les gens de la ville, ces trucs-là, ou pour les riches. Et nous, ben, on est vraiment pas riches...

Elle eut un petit rire.

— Et tu crois que je suis riche, moi ?

— J'sais pas, mais vous êtes tellement... Tellement...

— Quoi ?

— Belle... Et j'avais dû rougir jusqu'à la racine des cheveux...

— Tu es gentil... Mais je suis sûre que ta maman est très belle aussi...

— ...

— Tu leur as dit à tes parents que tu venais me voir ?

— Non.

— Ils ne vont pas s'inquiéter ?

— Pensez-vous ! Eux, s'inquiéter ? Pour ça, je suis bien tranquille !

— Par contre, il va quand même falloir que tu y ailles parce que je vais partir au Pont de Montvert en début d'après-midi... Tiens, avant, je vais te chercher le livre que je t'avais promis...

\*

Au sortir du chemin, je tombai sur Pierre et André, occupés à traquer une grosse truite qui les baladait de rocher en rocher : mon arrivée fut sa providence.

— Alors, mon salaud, me jeta Pierre, on fait bande à part ? Tu l'as vue ?

— Penses-toi que je l'ai vue ! Je montais pas vers là-haut pour ça, figure toi ! C'est pas croyable, on peut plus faire un pas maintenant sans se faire accuser d'aller rôder autour de cette fille !

André fit une moue largement sceptique.

— Que tu l'aies pas vu, ça, d'accord, là, tu m'étonnerais pas beaucoup, tu vois, ça changerait guère de d'habitude... Mais que tu sois monté là-haut juste pour faire du tourisme, alors là, va plutôt raconter ça à ta mère ! Mais pas à moi !

Je choisis de me draper dans ma dignité et fit un signe d'extrême lassitude.

— Me croyez pas si ça vous chante, qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ? J'y montais bien avant qu'elle arrive, vers le Vieux Mas... Je pense pas qu'à ça, moi, dans la vie, contrairement à certains... Et qu'elle soit là ou pas, ça m'empêchera pas d'aller voir s'il y aurait pas des fois une sortie de cèpes ou de chanterelles, avec la bonne rosée qu'il y a le matin, en ce moment...

— M'ouais... T'as pas toujours été aussi désintéressé... Mais, dis donc, au fait, c'est quoi ce bouquin que tu

trimballes ? Tu vas aux champignons avec des bouquins, maintenant ? Et ça aussi tu vas me dire que c'est normal ?

Cette fois, j'eus bien du mal à masquer mon trouble.

— Ben, euh, c'est-à-dire que, j'avais aussi envie de lire au calme, tu comprends... Comme j'étais pas bien sûr de trouver des champignons...

— Ben voyons... En tous les cas, ta mère te cherchait partout, tout à l'heure, et elle avait l'air furibarde que tu sois pas là pour bouffer avec les autres !

\*

Je me mis à lire « *Les misérables* » pour pouvoir vite retourner la voir. En fait, je le dévorai littéralement, ce bouquin. Et pas juste pour la revoir plus vite. Quand je retournai chez Léa, on en parla longuement. A partir de ce jour-là, je retournai la voir assez régulièrement. Mais, malheureusement, pas aussi souvent que ce que j'aurais voulu : le plus embêtant, c'était que j'étais contraint de déployer des ruses de sioux pour monter au Vieux Mas,

de m'assurer sans cesse que je n'avais pas été suivi, qu'il n'y avait personne aux alentours du mas pour l'épier (car c'était encore fréquent) et d'imaginer des plans machiavéliques pour me débarrasser du Pierre ou de l'André qui me collaient aux basques plus que jamais. Pourquoi ne voulais-je pas leur dire que j'y allais ? Sans doute pour qu'il ne leur vienne pas à l'esprit l'idée de m'accompagner. Je la voulais pour moi tout seul : j'aimais tant nos tête à tête... De nous deux, étais-je le seul à vouloir garder le secret ? J'étais presque sûr que c'était pareil pour elle : ma main à couper qu'elle n'aurait pas aimé du tout que je débarque chez elle avec l'André ou le Pierre... Ou avec qui que ce soit d'autre d'ailleurs... J'avais l'impression qu'il passait quelque chose de spécial entre nous, quelque chose que je n'aurais su dire mais qui se sentait, comme un souffle, comme une âme en suspens...

Un jour, me voyant fixer avec envie les dessins qu'elle avait accrochés au mur, elle me demanda si je dessinais également.

— J'aimerais bien... Mais je ne saurais jamais... J'sais pas dessiner...

— Faut pas dire ça ! Tout le monde sait dessiner ! Il suffit de s'y mettre et ne jamais se décourager ; tu prends un petit carnet et tu dessines tout ce qui te plaît autour de toi... Les premiers temps, sans doute, tu ne seras pas content de ce que tu auras produit, et c'est justement à ce stade-là qu'il faut persévérer : la plupart des gens s'en tiennent à cette étape-là et ne cherchent pas à aller plus loin... Ils disent comme toi : je ne sais pas dessiner et ils ne dessineront ni ne peindront jamais plus de leur vie. Les adultes oublieront vite ces fadaises pour lesquelles ils n'étaient sans doute pas faits et se consacreront aux choses sérieuses, aux seules choses dignes du monde des adultes, des gens responsables : le commerce, les affaires, le droit, les sciences... La poésie, la peinture, le théâtre, la littérature, la sculpture, tout ça, c'est pour quelques grands artistes, les élus pour qui on dresse des statues... Les autres, tous ceux qui composent la plus grande partie de l'humanité et qu'on appelle les communs des mortels, tous ceux là ne toucheront plus jamais à un crayon, un pinceau ou à un stylo pour autre chose que pour remplir des chèques ou tenir des livres de compte. Alors, s'il te plaît, ne me dis plus : « *je ne sais*

- Léa de Bellecombe -

*pas dessiner* »...

— Ben, dans ce cas, je veux bien essayer...

— Tu verras, tu ne seras pas déçu : ce petit carnet deviendra ton meilleur compagnon...

\*

Bien plus tard, j'ai compris qu'elle avait raison. Il lui est arrivé, ici ou là, de me donner une bribe de cours, mais on sentait bien qu'elle n'aimait pas ça. Pour elle, le savoir ne se transmettait pas, il s'élaborait, il mûrissait en chacun de nous comme un embryon minuscule qui, après une période de gestation plus ou moins longue, finit par devenir un être vivant à part entière, capable de s'exprimer et de mener sa propre vie...

\*

Un soir de novembre, je m'en souviens bien de ce jour-là, il était tombé un peu de neige et elle avait allumé

une belle flambée dans la cheminée, je lui ai montré le carnet que j'avais commencé quelques mois auparavant, sur ses conseils.

— C'est magnifique, m'avait-elle dit en le feuilletant, et dire que tu me disais que tu ne savais pas dessiner !

Je crois bien que jusqu'à ce jour, jamais aucun compliment ne m'a fait autant plaisir...

\*

Depuis quelques temps, au village, l'intérêt excessif que la population portait à l'habitante du Vieux Mas d'en haut était largement retombé. Je dois dire que j'en étais bien soulagé. On respirait incontestablement un air moins malsain et les langues de vipères comme les fouille-merde s'étaient largement essoufflés. Mais c'était trop beau pour que ça dure. Au printemps suivant, un jour où le Jacques Douffigues était venu aider mon père à refaire des rives sur la toiture de l'étable, j'en entendis parler à nouveau, de Léa, et je m'en serais bien passé, je dois dire. Ce jour-là, je reçus comme un coup de couteau

dans le ventre. Je travaillais avec eux pour faire le manœuvre, gâcher le mortier, passer les seaux, courir après les truilles, et autres bricoles du même genre qu'on réserve habituellement aux grouillots de chantier sans qui le bâtiment n'existerait pas... Il profita d'un moment où nous nous étions retrouvés tous les deux, un peu désœuvrés, (mon père était parti chercher d'autres sacs de ciment) pour me parler de Léa :

— C'est une vraie salope, cette fille, là-haut...

— Quelle fille ?

— Enfin, Jean, tu vas quand même pas me dire que tu vois pas du tout de qui je veux parler...

— Ah, tu veux dire... Euh, la fille du Vieux Mas, c'est ça ?

— Ben oui, y'en a pas trente-six, des filles qu'habitent là-haut !

— Ouais, c'est sûr, mais, tu vois, comme ça faisait longtemps qu'on en parlait plus, je me disais qu'elle était peut-être partie...

Il me lança un drôle de regard que je ne sus comment interpréter : cela voulait-il dire qu'il ne me croyait pas

une seconde et qu'il savait très bien que je mentais parce qu'il avait appris que j'allais souvent par là-haut ? Ou bien cela traduisait-il un doute à cet instant précis ? Se demanda-t-il cette fois si elle était vraiment partie, pour de bon ? Car plusieurs fois des bruits avaient circulé comme quoi elle allait mettre les voiles. Ce à quoi la plupart répondaient, presque invariablement : « allez, va, c'est une bonne chose, ça, parce que, peuchère, on dira ce qu'on voudra, mais ici, c'est pas un endroit pour une fille comme ça... »

— Partie ? Oh, je crois pas... Tu sais pas ce qu'on raconte sur elle ?

— Ben non...

— Ah, dis donc, j'aurai pas cru ça possible !

— Mais quoi, à la fin ?

— Eh ben, mon vieux, il paraît que son bouc, il lui sert autant à elle qu'à ses chèvres !

— Quoi ? Mais... Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ah, je devrais peut-être pas te parler de ça parce que ton père, il serait sûrement pas très content s'il savait que

c'est moi qui te l'ai dit... C'est que t'es encore jeune, toi...

— Y s'en branle, mon père, alors, raconte, merde !

— Si ça se trouve, tu crois pas si bien dire... Ben, à ce qu'il paraît, son bouc, eh ben... Elle baise avec, quoi... Comme si c'était un homme... Ou comme si elle, elle était une chèvre...

— C'est pas possible ! Arrête tes conneries, Jacques, c'est pas possible un truc comme ça !

Je sentais que je perdais pied peu à peu.

— Je te jure, c'est Laulagnet qui nous l'a raconté, au Michou et à moi, et Laulagnet, il sait ce qu'il dit ! Jamais un bobard, Laulagnet...

— Ton Laulagnet, je le connais, tout le monde le connaît et tout le monde sait bien aussi qu'il boit comme un trou sans fond. A force qu'il picole, on se demande s'il y voit encore clair : il est même pas foutu de garder un troupeau sans perdre une chèvre !

— Pour ça, t'as peut-être raison, mais d'un autre côté, c'est pas le gars à se vanter pour se faire mousser devant les autres. S'il raconte ça, c'est bien qu'il l'a vu : il serait

pas allé l'inventer...

— Ah ouais ? Et comment qu'il pourrait savoir ça, lui ?

— Il revenait du Pont de Montvert par la montagne, et, comme il se sentait un peu fatigué après avoir dépassé la crête, il a décidé de piquer un petit roupillon derrière un buisson de gratte-cul. Et voilà l'autre qui se ramène avec ses chèvres. Le Laulagnet, ça l'a réveillé, mais il a pas bougé, il s'est pas montré... Il voulait sûrement la reluquer un peu, quoi, sans se faire voir, quoi, il était à même pas cinq mètres d'elle...

— Et alors ?

— Eh bé, elle s'assoit sur l'herbe, et peut-être bien dix minutes après, voilà t'y pas qu'elle se fout à poil, complètement à poil... Le Laulagnet, il se dit qu'elle veut bronzer, y'avait un beau soleil ce jour-là, et il était drôlement content finalement d'être resté planqué là parce qu'il allait pouvoir se rincer l'œil comme un vrai pacha, tu vois le genre, quoi... Mais pas du tout... Une fois qu'elle est complètement à poil, elle siffle un coup et là, le Laulagnet, il en revenait pas, il voit son bouc se ramener, obéissant comme un chien bien dressé. Elle

coupe un balai de genêt et elle lui passe sous le ventre. Le bouc, incroyable, il bougeait pas d'un pouce, il avait même l'air d'apprécier, paraît-il ! Et ce petit manège a duré assez longtemps comme ça, elle l'excitait à mort, quoi. Et puis, au moment où elle a dû juger qu'il en avait une belle, bien dure et bien longue, elle t'a empoigné la bête par les cornes et elle s'est laissée glisser entre ses pattes, et puis, elle s'est littéralement collée à lui... Alors, le Laulagnet dit qu'elle s'est mise à se trémousser comme une furie, à hurler même, et le bouc, y bavait d'extase, et y'avait plein de bave qui coulait sur la poitrine de la fille. Le Laulagnet, qu'est pas une chochette, pourtant, y paraît que ça l'a écœuré à tel point qu'il avait envie de dégueuler... Il s'est tiré sans demander son reste. Elle était tellement occupée, et en train de crier, qu'elle risquait pas de s'en apercevoir !

— C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! C'est que des mensonges, tout ça ! C'est pas possible de faire ça avec une bête !

— Mais si, je te le dis ! Et bien sûr que c'est possible de le faire avec une bête ! Y'a des femmes, elles le font avec leur chien... La Marie de Vieljouve, elle le faisait avec

son berger allemand... Mais t'es trop jeune, toi, pour savoir des choses comme ça...

— Non ! Je te crois pas ! Laulagnet, il invente n'importe quoi ! Il avait encore forcé sur la chopine, ce jour-là ! Vous mentez tous ! vous mentez pour... Pour la salir... Pour lui faire du mal... Tout ça parce qu'elle a pas voulu de vous !

Je m'étais mis à crier, d'une voix tremblante de rage et d'indignation.

— Qu'est-ce qui te prend, Jeannot ? Pourquoi tu le prends comme ça ?

— Je le prends bien comme je veux !

— Tu serais pas des fois un peu amoureux d'elle ? Allez, va, c'est pas de ton âge, de toutes façons !

Je m'étais redressé et je le toisai d'un air belliqueux :

— Vous êtes mauvais...méchants... Une bande de salauds, de pourris... Vous pensez toujours qu'au mal et elle a bien eu raison de vous tenir à distance. C'est la jalousie qui vous fait parler comme ça ! Elle s'est toujours arrangée pour vous éviter comme la peste et elle a eu bien raison ! vous êtes des porcs, tous des porcs !

Je ne maîtrisais plus la rage qui mouillait mes yeux. Il se redressa à son tour, menaçant, et je me souvins alors qu'il avait largement une tête de plus que moi.

— Fais quand même gaffe à ce que tu dis, Jeannot ! J'ai pas trop l'habitude qu'on me parle comme ça !

— Je t'emmerde, t'entends, je t'emmerde !

Et, pour donner plus de poids à mes paroles, je lui expédiai un maître coup de pied dans les chevilles. Ses yeux s'agrandirent, sous le double effet de la surprise et de la douleur.

— Ah, ça, mon p'tit gars, je vais bien être obligé de te corriger ! Et faudra pas que t'aïlles dire à ton père que tu l'avais pas cherché !

Il me corrigea, en effet, et je ne tardai pas à regretter amèrement mon impulsion belliqueuse.

Lorsque mon père me trouva prostré dans un coin, le visage sanguinolent et tuméfié, il n'éprouva pas la moindre compassion et en profita, au contraire, pour me faire un brin de morale à sa façon :

— Mon pauvre Jeannot, je t'avais pourtant bien prévenu ! Le Jacques, c'est un bon gars, c'est sûr...

Seulement, il faut pas l'emmerder, quoi ! S'il te dit de faire un truc, ou de pas le faire, tu obéis, et tu discute pas. J'suis bien certain que s'il t'a mis une rouste, c'est que tu l'avais largement méritée. Le Jacques, faut pas le prendre pour un con !

Le soir, au dîner, ma mère se montra un peu plus nuancée que mon père, estimant que Jacques Douffigues avait eu quand même la main lourde et que, de toutes façons, il n'avait pas à taper sur un plus jeune que lui, à plus forte raison sur le fils du type qui venait de l'embaucher et qu'était encore qu'un gamin... En conséquence, elle demanda au père de se passer de l'aide de Douffigues à l'avenir. Il maugréa fort longtemps à propos des foutues idées de ces satanées bonnes femmes, et resta persuadé que le Jacques, c'était vraiment un bon gars. Pour ma part, je restai deux jours entiers au lit, avec des tisanes et des cataplasmes à la farine de châtaigne. On pouvait pas trouver traitement mieux adapté ! Mais le pire, c'était pas les ecchymoses, les douleurs, non, le pire, c'était ce mauvais doute qui s'était insinué en moi... Je voyais son beau ventre se coller au pelage de ce foutu bestiau, je voyais son engin poilu et dégoûtant

- Léa de Bellecombe -

pénétrer en elle, la souiller au plus profond d'elle-même ; et ça me faisait faire des cauchemars qui me tiraient brutalement du sommeil dans d'horribles hurlements. Pour le coup, ma mère s'inquiétait sacrément et devait se dire que l'épreuve que j'avais subie avait été encore plus rude que ce qu'elle s'était imaginé au départ...

\*

Quand je fus de nouveau d'attaque, j'eus l'impression d'être sous surveillance constante. Ils ne me lâchaient plus d'une semelle ; jusqu'à mon père qui me dégottait de plus en plus de corvées. Il ne me restait plus guère de temps de libre et le peu qui me restait, je ne pouvais absolument rien faire.

\*

Pourtant, je brûlais d'aller la retrouver, pour peut-être lui demander des explications au sujet du bouc,

mais, tous comptes faits, je crois bien que je n'aurais pas osé, et, d'ailleurs, ça me paraissait beaucoup moins important maintenant... Elle me manquait tellement que j'aurais pu tout lui pardonner.

\*

Un soir de juin, quasiment un an jour pour jour après son arrivée dans le coin, je réussis enfin à m'éclipser en douce, après le dîner. Je pris ma canne à mouche et longuai le torrent, histoire de dérouter d'éventuels observateurs. Le soir était d'un calme délicieux... La chaleur tardait à s'en aller et l'eau se nappait de sombre peu à peu. Des dizaines de gobages venaient crever la surface. J'avais pas fait cent mètres que j'avais déjà trois belles farios dans ma musette. Tant mieux, ce serait mon cadeau de retrouvailles ! Dès que je fus vraiment hors de vue des dernières maisons du hameau, je traversai le torrent. De l'autre côté, c'étaient d'énormes éboulis rocheux et, derrière, un enchevêtrement de ronces diabolique. J'ai dû jurer une

bonne centaine de fois avant de rattraper le chemin. J'étais en nage à la fin de la grimpette et quand je vis enfin le Vieux Mas se découper sur le ciel du crépuscule, je m'arrêtai un moment pour reprendre mes esprits et remettre un peu d'ordre dans ma tenue. J'ouvris la musette, jetai un dernier coup d'œil aux truites : sûr que ça allait lui faire plaisir, et je ne pus m'empêcher de sourire et de parler tout seul, comme un idiot. Je me remis en route le cœur léger.

Pourtant, au bout de quelques pas, je m'arrêtai à nouveau. Bizarre... Je ne reconnaissais plus l'odeur familière, celle des genêts et des mélèzes... Il y avait autre chose, une autre odeur, une odeur qui prenait le pas sur tout le reste, qui changeait tout. J'avançai encore un peu et l'odeur se précisa. C'était fade, écœurant, et plus je progressais, plus ça devenait désagréable. Oui, c'était maintenant une vraie puanteur, comme... Mais oui ! C'était ça : une odeur de bête crevée... Je m'arrêtai encore une fois, empoigné par une angoisse sourde. D'autres signes maintenant m'inquiétaient, comme ce silence trop parfait, comme la silhouette du Vieux Mas d'où ne filtrait aucune lumière alors qu'à l'intérieur, ce

devait être quand même bien sombre...

\*

Peut-être cent mètres plus loin, je trouvai le cadavre du bouc, tout grouillant de vers, le pelage maculé de sang séché. Il dégageait une odeur infernale. Tout secoué de nausées et fou d'inquiétude, je me mis à courir vers le mas.

— Léa ! Léa !

La très vieille porte aux planches disjointes qu'elle avait un peu rafistolée était de nouveau par terre. Je courus d'un bout à l'autre du mas, en l'appelant de toutes mes forces, mais en vain. Je la cherchai partout, dans l'étable, dans la grange à la charpente effondrée, dans les dépendances qui n'étaient plus que des tas de pierres et de poutres enchevêtrées. Je ne laissai rien au hasard, tout en sachant très bien, au fond de moi, que cela ne servait à rien. Léa n'était plus là. Même ses chèvres avaient disparu.

Je revins dans la pièce principale, plongée

maintenant dans une presque totale obscurité, et parvins à mettre la main sur la lampe tempête qu'elle gardait sur le manteau de la cheminée. Lorsque la lumière jaune jaillit... Mon Dieu ! Quelle misère ! Un véritable saccage... Je fus bien incapable de retenir mes larmes devant ce spectacle de désespoir : la plupart des fioles et des flacons brisés, les dessins arrachés, déchirés, piétinés... Les tentures lacérées, les livres en morceaux... Tout un univers monstrueusement violé, mis à sac, pillé, dévasté... Je récupérai quelques dessins miraculeusement préservés, les plaçai soigneusement dans ma musette, puis je dévalai le raidillon, fou de rage et de chagrin. Sous le couvert des arbres, il faisait complètement nuit, et je fonçai droit devant, sans prendre garde aux branches noires qui me griffaient au passage, aux chauve-souris qui me frôlaient le visage dans un froissement soyeux.

\*

Je me ruai chez Douffigues. Un instinct, comme ça.

Quand son père ouvrit la porte et me vit débouler comme un diable sorti de sa boîte, tout dépenaillé et tout écorché, il fit vraiment une drôle de tête :

— Qu'est-ce que tu veux, à cette heure ?

— Je veux voir Jacques, dis-je, tout essoufflé, et criant presque.

— Mais qu'est-ce qui se passe donc pour que tu te mettes dans un état pareil ? Et qu'est-ce que tu lui veux au Jacques ?

— Je veux voir Jacques, c'est tout... C'est... C'est très important...

— Bon, maugréa-t-il, attends un peu... Et il rentra en appelant son fils.

Douffigues finit, au bout d'un moment qui me parut durer une éternité, par apparaître dans l'encadrement de la porte. Il demanda aussitôt, un peu goguenard :

— Eh bé, Jeannot, qu'est-ce qui t'arrive ? T'as l'air tout chamboulé, dis donc ! On dirait un fada !

— Léa ? Où est-elle ?

— Léa ? C'est qui, ça ?

— la fille du Vieux Mas, rectifiai-je très vite en rougissant.

— Et comment veux-tu que je le sache ?

— Fais pas l'innocent, merde ! T'es toujours au courant de tout, toi, ici !

— Mais, de quoi ?

— Y'en a qui sont montés au Vieux Mas et qui ont tout saccagé là-haut ! Ils ont même tué le bouc, et qui sait ce qu'ils ont fait à la fille ? Me dis pas que t'étais pas au courant ! T'en faisais même peut-être bien partie, de l'expédition ?

Un long silence passa entre nous. Il fixa un moment mes yeux implorants et dit doucement :

— Non... Moi, j'y étais pas... C'est sûr que c'est pas très bien ce qu'ils ont fait là, mais... D'un autre côté, c'était pas chrétien ce qu'elle magouillait cette fille-là, c'était pas chrétien...

— Qui a fait ça ? Qui y est monté ?

— Écoute, Jeannot, t'énerve pas comme ça... Je sais pas bien, moi... Je crois qu'il y avait la mère Rignac, la

Mathilde Blache, la Castagnet peut-être, mais on saura jamais vraiment... Celles-là, en tous cas, je sais qu'elles voulaient à toutes forces la chasser du pays : elles disaient que c'était une engeance du diable, qu'elle allait attirer le malheur au dessus de nos têtes et ça faisait un bon moment que ça couvait... Elles ont dû profiter d'un jour où elle était descendue au Pont de Montvert pour faire ça... Mais, tu peux être tranquille, elle lui ont pas fait de mal, à ta protégée, ça, j'en suis presque sûr. Ce qui a dû se passer, c'est que quand elle est rentrée chez elle, en voyant ça, elle a compris qu'il valait mieux qu'elle aille traîner ses guêtres ailleurs...

Une grosse larme roula sur ma joue.

Il me regarda d'une drôle de façon et reprit :

— Alors, toi, comme ça, tu savais son nom ?

Je ne répondis pas et repartis en courant, comme un fou.

\*\*\*

Des années ont passé. Je suis allé faire mon régiment dans les chasseurs alpins, du côté de Gap. Lorsque j'ai été libéré, je ne suis pas rentré à Bellecombe. Bellecombe, depuis cette nuit-là, je ne m'y sentais plus chez moi.

Non... Je suis allé directement au Vieux Mas, en passant par le Pont de Montvert. Le peu qui avait été arrangé était retombé en ruine. La végétation avait repris ses droits et du passage de Léa, il ne restait plus rien. De mon sac militaire, je tirai les quelques dessins que j'avais réussi à sauver le jour où j'avais découvert le carnage. Ils ne m'avaient jamais quitté depuis. Je les ai épinglés religieusement sur un panneau de bois, en attendant de leur trouver meilleure place...

\*

Le lendemain, je m'en souviens encore, j'ai attaqué le toit de la bergerie. Oh ! Ce fut un sacré boulot ! J'en ai passé des journées à retrouver les lauzes éparpillées,

enfouies sous les décombres, prises dans les ronces et les orties, et il m'en a fallu de la patience pour les retailler, pour les marier...

\*

Et ce n'était que le début... Mais j'avais le temps pour moi, et ces pierres, Bon Dieu, elles en valaient la peine. Léa, elle m'avait dit un jour que pour vivre, elle n'avait pas besoin de grand-chose, et que la montagne pouvait pratiquement tout lui donner... Je me suis appliqué, dès lors, à mener ma vie de cette façon. A mon tour, je suis allé acheter quelques chèvres au Pont de Montvert avec un petit pécule que j'avais économisé... Moi aussi je me suis mis à ramasser les plantes et les baies au cours de longues marches dans la montagne. J'ai appris à tirer le meilleur parti de tout ce qui m'entourait. Et, quand la lassitude et le découragement m'empoignaient, quand les outils devenaient trop lourds à porter, je me mettais à dessiner, et, toujours, ça me requinquait... Le Vieux Mas, dans ce coin perdu où l'on

*- Léa de Bellecombe -*

ne voit jamais personne, après tant et tant de printemps,  
c'est vraiment devenu chez moi... Enfin, chez nous,  
quoi... Peut-être qu'un jour, qui sait ?

\*